

Richard Flanagan

La route étroite vers le nord lointain

roman traduit de l'anglais (Australie)
par France Camus-Pichon

MEILLEUR ROMAN ÉTRANGER 2016 DU MAGAZINE LIRE:

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 1941, Dorrigo Evans, jeune officier médecin, vient à peine de tomber amoureux lorsque la guerre s'embrase et le précipite, avec son bataillon, en Orient puis dans l'enfer d'un camp de travail japonais, où les captifs sont affectés à la construction d'une ligne de chemin de fer en pleine jungle, entre le Siam et la Birmanie.

Maltraités par les gardes, affamés, exténués, malades, les prisonniers se raccrochent à ce qu'ils peuvent pour survivre – la camaraderie, l'humour, les souvenirs du pays.

Au cœur de ces ténèbres, c'est l'espoir de retrouver Amy, l'épouse de son oncle avec laquelle il vivait sa bouleversante passion avant de partir au front, qui permet à Dorrigo de subsister.

Cinquante ans plus tard, sollicité pour écrire la préface d'un ouvrage commémoratif, le vieil homme devenu après guerre un héros national convoque les spectres du passé.

Ceux de tous ces innocents morts pour rien, dont il entend honorer le courage.

Ceux des bourreaux, pénétrés de leur "devoir", guidés par leur empereur et par la spiritualité des haïkus.

Celui d'Amy enfin, amour absolu et indépassable, qui le hante toujours.

Les voix des victimes et des survivants se mêlent au chant funèbre de Dorrigo, se répondent et font écho. À travers elles, la "Voie ferrée de la Mort", tragédie méconnue de la Seconde Guerre mondiale, renaît sous nos yeux, par-delà le bien et le mal, dans sa grandeur dérisoire et sa violence implacable.

Porté par une écriture d'une rare intensité poétique, *La Route étroite vers le Nord lointain* est un roman puissant sur l'absurdité de la condition humaine, une méditation ombreuse sur l'amour et la mort, un cri contre la précarité de la mémoire et l'inacceptable victoire de l'oubli.

RICHARD FLANAGAN

Né en 1961 en Tasmanie, Richard Flanagan est l'auteur de six romans récompensés par de nombreux prix et traduits en vingt-six langues, dont Le Livre de Gould *(Babel no 1361). Inspiré par l'histoire du père de l'auteur, prisonnier de guerre des Japonais,* La Route étroite vers le Nord lointain *(Man Booker Prize 2014) lui apporte la consécration internationale.*

DU MÊME AUTEUR

À CONTRE-COURANT, Flammarion, 2000.
DISPERSÉS PAR LE VENT, Flammarion, 2002 ; 10-18 nº 3644.
LE LIVRE DE GOULD, Flammarion, 2005 ; Babel nº 1361.
LA FUREUR ET L'ENNUI, Belfond, 2008 ; 10-18 nº 4238.
DÉSIRER, Belfond, 2010.

Photographie de couverture : Clifford Coffin / Condé Nast Archive / Corbis

"Lettres des Antipodes"

Titre original :
The Narrow Road to the Deep North
Éditeur original :
Vintage Books / Random House Australia, Sydney
© Richard Flanagan, 2013

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06191-3

RICHARD FLANAGAN

La route étroite vers le nord lointain

roman traduit de l'anglais (Australie)
par France Camus-Pichon

ACTES SUD

Au prisonnier san byaku san jū go (335).

Mère, ils écrivent des poèmes.

Paul Celan

Une abeille s'envole,
titubante,
de la pivoine.

Bashō

1

Pourquoi, au commencement des choses, y a-t-il toujours de la lumière ? Dans les premiers souvenirs de Dorrigo Evans, le soleil inonde la salle paroissiale où il est assis avec sa mère et sa grand-mère. Une salle paroissiale en bois. Une lumière aveuglante, et lui, allant et venant d'un pas mal assuré, pénétrant dans cette transcendance accueillante et en sortant pour retrouver les bras des deux femmes. Des femmes qui l'adoraient. Comme s'il avançait dans la mer et retournait vers la plage. Indéfiniment.

Dieu te bénisse, dit sa mère, le serrant dans ses bras avant de le laisser repartir. Dieu te bénisse, mon garçon.

C'était en 1915 ou en 1916. Il devait avoir un an ou deux. Les ombres apparurent plus tard, celle d'un avant-bras qui se dressait, de sa forme noire qui surgissait dans le halo gras d'une lampe à pétrole. Sur une chaise de la petite cuisine sombre des Evans, Jackie Maguire pleurait. Personne ne pleurait à l'époque, sauf les bébés. Jackie Maguire était vieux, quarante ans peut-être, ou plus, et du dos de la main il s'efforçait d'essuyer les larmes sur son visage grêlé. Ou bien était-ce avec ses doigts ?

Seuls ses pleurs restaient gravés dans la mémoire de Dorrigo Evans. Le son de quelque chose qui se brisait. Leur rythme décroissant lui avait rappelé le martèlement sur le sol des pattes arrière d'un lapin pris au piège, seul bruit qu'il connaissait s'en rapprochant. Il avait neuf ans, était entré pour montrer à sa mère une cloque de sang sous l'ongle de son pouce, et ne connaissait rien de comparable ou presque. Il n'avait vu qu'une fois un homme pleurer, spectacle sidérant quand son frère Tom était descendu du train à son retour de la Grande Guerre en France. Il avait jeté

son paquetage sur le ballast brûlant et brusquement éclaté en sanglots.

Regardant son frère, Dorrigo Evans s'était demandé ce qui pouvait faire pleurer un homme. Plus tard, les pleurs devinrent une mode et les émotions un théâtre où les acteurs ne savaient plus qui ils étaient dès qu'ils quittaient la scène. Dorrigo Evans vivrait assez longtemps pour assister à ces changements. Et il se souviendrait de l'époque où les gens avaient honte de pleurer. Peur de la fragilité que trahissaient les larmes. Peur des ennuis qu'elles causaient. Il vivrait assez longtemps pour voir des individus recevoir des félicitations qu'ils ne méritaient pas, simplement parce que la vérité aurait pu froisser leurs sentiments.

Le soir du retour de Tom, on avait brûlé le Kaiser dans un feu de joie. Tom ne disait rien de la guerre, des Allemands, des gaz, des chars et des tranchées dont chacun avait entendu parler. Il ne disait rien du tout. Les sentiments d'un homme ne sont pas toujours à la hauteur de ce qu'est la vie. Parfois ils ne sont pas à la hauteur de grand-chose. Tom s'était borné à contempler les flammes.

2

Un homme heureux n'a pas de passé, un homme malheureux ne possède rien d'autre. Devenu vieux, Dorrigo Evans ne savait jamais s'il avait lu cette phrase ou l'avait fabriquée lui-même. Fabriquée, malaxée, concassée. Inlassablement. De même que la roche devient gravier puis poussière puis boue et redevient roche, ainsi va le monde, comme disait sa mère quand il réclamait des explications sur l'état des choses. Le monde est ainsi, répondait-elle. Il est ainsi, mon garçon, voilà tout. Alors qu'il tentait de détacher une pierre d'un affleurement rocheux pour construire un fort et continuer ses jeux, une pierre plus grosse lui était tombée sur le pouce, provoquant sous l'ongle une cloque de sang qui l'élançait.

Sa mère le fit prestement asseoir sur la table de la cuisine où la lampe éclairait le mieux et, évitant l'étrange regard de Jackie Maguire, approcha de la lumière le pouce de son fils. Entre deux sanglots Jackie Maguire prononçait quelques mots. Sa femme avait pris le train pour Launceston avec le plus jeune de leurs enfants la semaine précédente et n'était pas revenue.

La mère de Dorrigo saisit son couteau à découper. Le tranchant de la lame était maculé de graisse de mouton. Elle plongea la pointe dans les charbons ardents de la cuisinière. Une volute de fumée s'éleva et diffusa dans la pièce une odeur de mouton grillé. Elle retira le couteau dont la pointe rougeoyante étincelait, couverte de poussière chauffée à blanc, vision à la fois magique et terrifiante pour Dorrigo.

Ne bouge pas, dit sa mère, s'emparant de sa main avec une poigne qui le choqua.

Jackie Maguire racontait qu'il avait pris le train postal pour aller chercher sa femme à Launceston, mais impossible de la retrouver. Sous les yeux de Dorrigo, la pointe rougeoyante entra en contact avec son ongle, et la cuticule que sa mère brûlait pour y percer un trou se mit à fumer. Il entendait Jackie Maguire :

Elle a disparu de la surface de la terre, madame Evans.

La fumée fit place à un petit jet de sang rouge sombre jailli de son pouce, et la douleur de la cloque de sang comme la terreur inspirée par le couteau rougeoyant s'envolèrent.

Allez ouste ! La mère de Dorrigo le poussait pour qu'il descende de la table. Du balai, mon garçon.

Disparue, disait Jackie Maguire.

En ce temps-là le monde était immense et la Tasmanie était encore le monde. Et des nombreux avant-postes reculés et oubliés que comptait l'île, peu étaient plus oubliés et reculés que Cleveland, le hameau d'une quarantaine d'âmes où vivait Dorrigo Evans. Ancien bagne et relais de diligences ayant sombré dans la misère et l'oubli, il n'en restait qu'un embranchement ferroviaire, une poignée de bâtiments délabrés de style géorgien et quelques maisons éparses en bois avec une galerie couverte de part et d'autre de la porte d'entrée, refuge pour les survivants d'un siècle d'exil et de pénurie.

Sur fond de forêts d'eucalyptus aux branches torses et de mimosas qui ondulaient et dansaient au soleil, les étés étaient torrides et difficiles, les hivers simplement difficiles. L'électricité et la radio n'arrivaient pas encore jusque-là en 1920, on aurait aussi bien pu être en 1880 ou en 1850. Des années plus tard Tom, peu porté sur les métaphores mais, pensait alors Dorrigo, sentant peut-être venir la mort et en proie à la terreur qu'elle engendre chez les vieillards – celle que la vie entière ne soit justement qu'une métaphore et que la vérité se trouve ailleurs –, déclara qu'on aurait dit l'interminable automne d'un monde à l'agonie.

Leur père était cheminot et la famille vivait en bordure de la voie, dans une maison en planches des Chemins de fer tasmaniens. Certains étés, quand l'eau venait à manquer, ils allaient remplir leurs seaux dans le réservoir destiné aux locomotives à vapeur. Ils dormaient sous les peaux des opossums qu'ils capturaient, se nourrissaient des lapins qu'ils prenaient dans leurs collets, des

wallabies qu'ils tiraient à la carabine, des pommes de terre qu'ils cultivaient et du pain qu'ils faisaient eux-mêmes. Leur père, qui avait survécu à la dépression de 1890 et vu des hommes mourir de faim dans les rues de Hobart, n'en revenait pas d'habiter ce paradis pour ouvriers. Dans ses moments moins euphoriques il disait pourtant : "On vit comme un chien, on meurt comme un chien."

Dorrigo Evans avait fait la connaissance de Jackie Maguire en passant une partie de ses vacances avec Tom. Pour aller chez son frère, il voyageait de Cleveland au carrefour de la Fingal Valley à l'arrière de la charrette de Joe Pike. Tandis que la vieille jument de trait qui répondait au nom de Gracie trottait gentiment, Dorrigo, ballotté d'avant en arrière, imaginait qu'il se transformait en l'une de ces branches d'eucalyptus incroyablement sinueuses qui caressaient et balayaient le grand ciel bleu. Il humait l'odeur d'écorce humide et de feuilles desséchées, regardait les groupes de loris à bandeau rouge glousser loin au-dessus de lui. Il se gorgeait du chant des roitelets et des méliphages lancéolés, de l'appel des pitohuis qui claquait comme un coup de fouet, le tout ponctué par le trot régulier de Gracie, le grincement et le cliquetis des harnais, des brancards et des chaînes de la charrette, un univers de sensations qui lui revenait en rêve.

Ils longeaient l'ancienne route de la diligence, dépassaient le relais condamné à la faillite par l'arrivée du chemin de fer, désormais presque en ruine et où vivaient plusieurs familles démunies, dont celle de Jackie Maguire. Tous les deux ou trois jours un nuage de poussière annonçait l'arrivée d'une automobile, et des gosses surgis du relais ou des broussailles poursuivaient ce nuage assourdissant jusqu'à avoir les poumons en feu et les jambes en plomb.

Au carrefour de la Fingal Valley, Dorrigo Evans se laissait glisser à terre, saluait de la main Joe et Gracie, et entamait à pied le trajet jusqu'à Llewellyn, un village ayant pour signe distinctif d'être encore plus petit que Cleveland. Une fois à Llewellyn, il coupait à travers les paddocks en direction du nord et, se repérant grâce à l'imposante masse enneigée du mont Ben Lomond, il traversait le bush vers les contreforts du vieux Ben, où Tom travaillait deux semaines sur trois comme chasseur d'opossums. En milieu d'après-midi il arrivait chez Tom : une grotte nichée dans une

galerie souterraine au pied d'une ligne de crête. Cette grotte était légèrement plus petite que leur cuisine d'été, et au mieux Tom pouvait tenir debout en courbant la tête. Elle se resserrait comme un œuf à chaque extrémité et la roche en surplomb protégeait l'entrée, ce qui signifiait qu'un feu pouvait y brûler toute la nuit, réchauffant l'intérieur.

Tom, alors âgé d'une vingtaine d'années, demandait parfois à Jackie Maguire de lui donner un coup de main. De sa belle voix, Tom poussait souvent la chansonnette le soir. Ensuite, à la lumière du feu, Dorrigo faisait la lecture de quelques vieux *Bulletins* ou *Smith's Weekly* composant la bibliothèque des deux chasseurs, à l'intention de Jackie Maguire qui ne savait pas lire et de Tom qui prétendait savoir. Ils aimaient surtout quand Dorrigo déclamait le courrier du cœur d'Aunty Rose ou les ballades du bush qu'ils trouvaient "bien tournées", "très bien même". Un peu plus tard, il apprit par cœur à leur intention plusieurs poèmes d'un manuel de son lycée intitulé *Le Parnasse anglais*. "Ulysse" de Tennyson avait leur préférence.

Visage grêlé souriant à la lumière du feu, luisant comme un pudding tout juste démoulé, Jackie Maguire s'exclamait : Ah, ces écrivains d'autrefois ! Ils s'y entendaient pour attacher les mots ensemble, encore plus serré qu'un collet à lapin !

Dorrigo n'avoua jamais à Tom ce qu'il avait vu une semaine avant la disparition de Mme Jackie Maguire : son frère glissant la main sous la jupe de Mme Maguire – une petite femme brune et ardente à l'air exotique – adossée au poulailler derrière l'ancien relais de diligences. Tom enfouissait le visage dans son cou. Dorrigo savait que c'était pour l'embrasser.

Des années durant, il pensa à Mme Jackie Maguire, dont il ne sut jamais comment elle se prénommait, dont la véritable identité était comme la nourriture dont il rêvait chaque jour dans les camps de prisonniers de guerre : à la fois présente et absente, s'insinuant jusque dans son crâne, mais s'évanouissant dès qu'il tendait la main vers elle. Avec le temps, il pensa moins souvent à Mme Maguire ; et enfin elle disparut de ses pensées.

3

Dorrigo fut le seul de sa famille à décrocher le certificat d'études primaires à l'âge de douze ans et à recevoir une bourse pour entrer à Launceston High School. Il était le plus vieux de sa classe. Le jour de la rentrée, à l'heure du déjeuner, il se retrouva sur ce qu'on appelait le terrain d'en haut, une étendue d'herbe sèche et poussiéreuse, jonchée de feuilles et de fragments d'écorce, bordée à une extrémité d'eucalyptus imposants. Il regarda les grands de quatrième et de troisième – certains avec des favoris et déjà une musculature d'homme – former grossièrement deux lignes d'attaque, jouant des coudes et se déplaçant comme s'ils exécutaient une danse tribale. Alors commença la magie des passes. Un joueur donnait un coup de pied dans le ballon en direction de la ligne adverse. Tous ceux qui la composaient s'élançaient vers le ballon et – s'il atteignait une certaine hauteur – bondissaient dans les airs pour l'attraper. Malgré la violence de la lutte pour marquer, le vainqueur était soudain objet de vénération. À lui la récompense – l'honneur de renvoyer d'un coup de pied le ballon vers la ligne d'en face, où le processus se répétait.

Et il en fut ainsi pendant toute l'heure du déjeuner. Inévitablement, les élèves les plus âgés dominaient, engrangeant le plus de points, renvoyant le plus souvent le ballon. Certains des plus jeunes marquaient et tiraient deux ou trois fois, la plupart une seule fois ou pas du tout.

Dorrigo s'était contenté d'observer durant cette première heure. Un autre élève de sixième lui expliqua qu'il fallait être au minimum en cinquième pour avoir une chance de participer – les grands étaient trop forts, trop rapides ; pour éliminer un adversaire, ils

n'hésitaient pas à lui mettre un coup de coude en pleine tempe, leur poing dans la figure ou leur genou dans les reins. Dorrigo avait remarqué derrière le *pack* la présence d'élèves plus jeunes, en retrait de quelques pas, prêts à récupérer un ballon envoyé trop haut, qui survolerait la mêlée.

Le deuxième jour, il se joignit à eux. Et le troisième jour, il était juste derrière le *pack* quand, par-dessus les épaules des joueurs, il vit le ballon tournoyer en hauteur avant d'amorcer sa descente vers eux. L'espace d'un instant il s'immobilisa face au soleil et Dorrigo comprit qu'il pouvait l'avoir. Il sentit l'odeur pisseuse des fourmis dans les eucalyptus, les ombres noueuses des branches reculer tandis qu'il se ruait à l'intérieur du *pack*. Le temps se ralentit, il trouva la place nécessaire là où convergeaient à présent les joueurs les plus costauds. Ce ballon tombant du soleil était pour lui, il n'avait qu'à sauter assez haut. Il ne le quittait pas des yeux, mais courir à cette vitesse ne suffirait pas, alors il fit un bond, ses pieds heurtèrent le dos d'un joueur, ses genoux les épaules d'un autre, et il s'éleva dans le rayonnement éblouissant du soleil, au-dessus de tout le monde. Au plus fort de la mêlée, bras tendus, il reçut le ballon et sut qu'il pouvait entamer sa chute, tomber lui aussi du soleil.

Son trophée serré contre lui, il atterrit si brutalement sur le dos qu'il en eut presque le souffle coupé. Entre deux inspirations rauques, il se remit debout et resta là en pleine lumière, tenant ce ballon ovale, se préparant à intégrer le vaste monde.

Tandis qu'il revenait vers eux d'un pas chancelant, les joueurs s'écartèrent avec respect.

Putain, comment tu t'appelles ? demanda un grand.

Dorrigo Evans.

C'était brillant, ton interception, Dorrigo.

L'odeur de l'écorce d'eucalyptus, le bleu agressif du ciel de midi en Tasmanie, si intense qu'il devait cligner des yeux pour éviter d'être aveuglé, la chaleur du soleil sur sa peau lisse, les ombres trapues des autres, l'impression d'être au seuil de quelque chose, d'accéder joyeusement à un autre univers alors que l'ancien demeurait connaissable, palpable, pas encore perdu : de tout cela il avait conscience, comme de la poussière brûlante, des joueurs en sueur, de leurs rires, de la joie étrange et pure d'être avec eux.

Il entendit quelqu'un crier : Tire ! Tire dans ce foutu ballon avant que la cloche sonne et qu'il soit trop tard.

Et en son for intérieur, Dorrigo Evans comprit que depuis le début sa vie le conduisait jusqu'à ce point où il s'était envolé un instant vers le soleil, point dont il s'éloignerait désormais chaque jour davantage. Plus rien n'aurait jamais autant de réalité pour lui. Jamais plus la vie n'aurait autant de sens.

4

C'est qu'il y en a, là-dedans, dit Amy. Allongée près de lui sur le lit de cette chambre d'hôtel dix-huit ans après le jour où il avait vu Jackie Maguire pleurer devant sa mère, elle entortillait les boucles courtes de Dorrigo autour de son index pendant qu'il lui récitait "Ulysse". La chambre se trouvait au troisième étage d'un hôtel décrépi et ouvrait sur une loggia tout en longueur qui – cachant à la vue la route en contrebas et la plage – leur donnait l'illusion d'être assis sur l'océan Austral dont ils entendaient le ressac incessant.

Il y a un truc, répondit Dorrigo. Comme pour faire sortir une pièce de l'oreille de quelqu'un.

Non, ce n'est pas ça.

En effet.

Alors c'est quoi ?

Dorrigo n'en savait trop rien.

Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de Grecs et de Troyens ? Il y a une différence ?

Les Troyens étaient une famille. Ils ont perdu.

Et les Grecs ?

Les Grecs ?

Non, les Magpies de Port-Adélaïde. Évidemment que oui, les Grecs. Ils sont dans quel camp ?

Celui de la violence. Mais ce sont eux les héros. Ils ont gagné.

Pourquoi ?

Dorrigo n'en savait trop rien non plus.

Eux avaient un truc, bien sûr. Le cheval de Troie, une offrande aux dieux, mais dans laquelle se cachait la mort des hommes, une chose contenant l'autre.

Alors pourquoi on ne les hait pas, ces Grecs ?

Il ne le savait pas davantage. Plus il y réfléchissait, moins il aurait pu dire pourquoi, ni pourquoi la famille des Troyens était condamnée. Il avait le sentiment que "les dieux", ce n'était que l'autre nom du temps, mais dire une chose pareille serait aussi stupide que laisser entendre qu'on ne peut rien contre les dieux. À vingt-sept ans, bientôt vingt-huit, il était déjà assez fataliste concernant sa propre destinée, sinon celle d'autrui. Comme si la vie pouvait être montrée mais pas expliquée, comme si les mots – tous ceux qui ne désignaient pas directement quelque chose – étaient pour lui ce qui s'en approchait le plus.

Il ne contemplait plus le corps nu d'Amy, la ligne incurvée entre sa poitrine et sa hanche, nimbée d'un halo duveteux, mais l'endroit où, au-delà des portes-fenêtres blanches à la peinture écaillée, la lune formait sur l'océan une route étroite qui échappait à son regard pour s'enfoncer dans les nuages recouvrant l'horizon. On aurait dit qu'elle l'attendait.

Mon dessein ne varie pas,
Voguer au-delà du couchant, et des bassins
D'étoiles de l'Occident jusqu'à ma mort.

Pourquoi tu aimes tant les mots ? demanda Amy.

La mère de Dorrigo était morte de la tuberculose quand il avait dix-neuf ans. Il n'était pas là. Il n'était même pas en Tasmanie mais sur le continent australien, lauréat d'une bourse pour étudier la médecine à l'université de Melbourne. À vrai dire, il n'y avait pas que la mer entre eux. À Ormond College il avait fait la connaissance de fils bien nés, fiers d'une réussite et d'arbres généalogiques qui remontaient plus loin que la fondation de l'Australie, jusqu'à certaines familles de l'aristocratie anglaise. Ils pouvaient dresser la liste des différentes générations, des charges ministérielles, des sociétés, des mariages avec des héritières, des manoirs et des élevages de moutons. Seulement une fois devenu vieux comprit-il qu'il s'agissait surtout d'une fiction dont l'ampleur dépassait tout ce qu'avait pu tenter Anthony Trollope.

À certains égards c'était mortellement ennuyeux, à d'autres, fascinant. Jamais il n'avait rencontré d'individus aussi bardés de

certitudes. Les juifs et les catholiques étaient des inférieurs, les Irlandais avaient une sale tête, les Chinois et les Aborigènes n'étaient même pas humains. Non seulement ils le pensaient, mais ils le savaient. Des choses étranges le surprenaient. Leurs demeures en pierre de taille. Le poids de leur argenterie. Leur ignorance de la vie des autres. Leur cécité devant la beauté du monde naturel. Il adorait ses parents. Mais il n'était pas fier d'eux. Leur principale réussite était d'avoir survécu. Il lui faudrait une vie entière pour mesurer quel exploit cela représentait. À l'époque – à côté des honneurs, de la fortune, du patrimoine et de la célébrité dont il découvrait l'existence – il n'y voyait qu'un échec. Et plutôt que de trahir sa honte, il s'était borné à prendre ses distances jusqu'à la mort de sa mère. Aux obsèques, il n'avait pas pleuré.

Allons, Dorry, insistait Amy. Pourquoi ?

Elle remonta lentement son index le long de la cuisse de Dorrigo.

Ensuite était venue la phobie des lieux clos, de la foule, du tramway, du train, des bals, de tout ce qui l'oppressait et occultait la lumière. Il avait des problèmes respiratoires. Il entendait sa mère l'appeler en rêve.

Mon garçon, disait-elle, viens ici, mon garçon.

Mais il ne venait pas. Il avait failli échouer à ses examens. Il lisait et relisait "Ulysse". Il s'était remis à jouer au football australien, cherchant la lumière, le monde entrevu dans la salle paroissiale, se hissant toujours plus haut vers le soleil jusqu'à être capitaine, puis médecin, puis chirurgien, puis au lit dans cet hôtel, à regarder la lune se lever sur la vallée du ventre d'Amy. Il lisait et relisait "Ulysse".

Le long jour décline ; la lune lente grimpe ; des fonds
Marins montent mille voix plaintives. Venez, mes amis,
Il n'est pas trop tard pour chercher un monde nouveau.

Il se cramponnait à la lumière du commencement.

Il lisait et relisait "Ulysse".

Il contempla de nouveau Amy.

Les mots sont la première belle chose qu'il m'ait été donné de connaître, répondit Dorrigo Evans.

5

Lorsqu'il s'éveilla une heure plus tard, Amy s'était mis du rouge à lèvres vermeil, du mascara sur les cils bordant ses yeux du même bleu que la flamme du gaz, et ses cheveux relevés en chignon lui faisaient un visage en forme de cœur.

Amy ?

Il faut que j'y aille.

Amy…

D'ailleurs…

Reste.

À quoi bon ?

Je…

À quoi bon ? Trop souvent…

J'ai envie de toi. Chaque fois que je t'ai près de moi, j'ai envie de toi.

… entendu ça. Tu comptes quitter Ella ?

Tu comptes quitter Keith ?

Il faut que j'y aille, répéta Amy. J'avais dit que je serais là dans une heure. Soirée jeux de cartes. Tu te rends compte ?

Je reviendrai.

Vraiment ?

Vraiment.

Et après ?

Ça doit rester secret.

Nous ?

Non. Enfin, si. La guerre, en fait. Secret militaire.

Quoi ?

On embarque. Mercredi.

Comment ça ?
Dans trois jours à partir…
Je sais quel jour est mercredi. Pour où ?
Pour faire la guerre.
Où ça ?
Comment veux-tu qu'on le sache ?
Vous allez où ?
À la guerre. Elle est partout, cette guerre, non ?
Je te reverrai ?
Je…
Et nous ? Nous ?
Amy…
Est-ce que je te reverrai un jour, Dorry ?

6

Dorrigo Evans vit cinquante ans défiler dans un halètement asthmatique d'installation frigorifique. Déjà le comprimé contre l'angine de poitrine faisait effet, la gêne respiratoire diminuait, le fourmillement dans son bras avait disparu, et même si un violent désordre intérieur auquel les médicaments ne pouvaient rien continuait d'agiter son âme, il se sentait suffisamment bien pour quitter cette salle de bains d'hôtel et retourner dans la chambre.

Regagnant leur lit, il posa les yeux sur l'épaule nue à la chair souple et à la rondeur dont il ne se lassait pas. Sa partenaire souleva en partie son visage damassé par le sommeil et demanda :

Tu parlais de quoi ?

Se recouchant et se blottissant contre elle, il comprit qu'elle faisait allusion à une conversation qu'ils avaient eue plus tôt, avant qu'elle ne s'endorme. Au loin – comme pour défier les sons déprimants du petit matin qui traversaient leur chambre d'hôtel en pleine ville – une voiture fit rageusement vrombir son moteur.

De Darky, lui chuchota-t-il dans le cou comme si c'était une évidence, mais voyant que non, il ajouta : Gardiner. Il lui effleurait la nuque de sa lèvre inférieure à chaque mot. Je n'arrive pas à revoir son visage, dit-il.

Contrairement au tien.

Quelle importance, songea Dorrigo Evans. Darky Gardiner était mort et ça n'avait plus la moindre importance. Il se demanda pourquoi il ne parvenait pas à écrire quelque chose d'aussi simple et évident, ni à revoir le visage de Darky Gardiner.

Le tien, foutrement difficile de ne pas le voir, poursuivit-elle.

Il sourit. Il n'en revenait toujours pas d'entendre des mots comme "foutrement" dans sa bouche. Même s'il la savait foncièrement vulgaire, elle devait à son éducation ce genre de bizarreries de langage tombées en désuétude. Il pressa ses lèvres sèches de vieillard contre son épaule bien en chair. Comment se pouvait-il qu'une femme le fasse encore frétiller comme un poisson ?

Impossible d'allumer la télé ni d'ouvrir un magazine sans que tu pointes le bout de ton fichu nez, continua-t-elle, se prenant à son propre jeu.

Certes, Dorrigo le trouvait omniprésent, ce visage qui ne lui avait jamais spécialement plu. Depuis qu'il avait été révélé au public deux décennies plus tôt, lors d'une émission télévisée retraçant son histoire, il lui souriait partout, des tracts d'organisations caritatives aux médailles commémoratives. Le nez busqué, l'air déconcerté, presque défait, ses cheveux autrefois bruns et bouclés désormais réduits à quelques mèches blanches qui ondulaient vaguement. Durant ces années que la plupart des gens de son âge présentaient comme celles du "déclin", il s'élevait une fois encore en pleine lumière.

Sans s'expliquer pourquoi, il était récemment devenu un héros de la guerre, un chirurgien réputé, le symbole officiel d'une époque et d'une tragédie, à qui l'on consacrait des biographies, des pièces de théâtre et des documentaires. Un objet de vénération, d'hagiographie, d'adulation. Il se rendait compte qu'il partageait certains traits physiques, comportementaux et historiques du héros de guerre. Mais il n'en était pas un. Il avait simplement mieux réussi à vivre qu'à mourir, et il ne restait plus grand monde à pouvoir parler au nom des anciens prisonniers de guerre. Refuser cet honneur aurait semblé une insulte à la mémoire de ceux qui avaient péri. Il ne pouvait pas faire une chose pareille. D'ailleurs, il n'en avait plus l'énergie.

Qu'on l'appelle comme on voulait – héros, lâche, imposteur – il se sentait de moins en moins concerné. Tout cela appartenait à un monde qui lui paraissait de plus en plus lointain et nébuleux. Il se rendait compte que le pays entier l'admirait, même s'il désespérait ses collègues qui devaient désormais travailler avec un chirurgien vieillissant, même s'il était vaguement dédaigné, voire envié, par les nombreux médecins qui avaient agi comme lui dans

d'autres camps de prisonniers, mais percevaient avec dépit qu'il leur manquait quelque chose qui lui valait d'occuper la première place dans le cœur de la nation.

Fichue émission de télé, dit-il.

À l'époque, pourtant, toute cette attention ne le gênait pas. Peut-être même s'en réjouissait-il un peu. Mais plus maintenant. Il n'était pas sourd aux critiques de ses contempteurs. Pour l'essentiel il leur donnait raison. Sa célébrité lui semblait tenir au manque de discernement de ses semblables. Il avait évité les erreurs de l'existence les plus flagrantes selon lui, comme la politique et le golf. Mais sa tentative pour lancer une nouvelle technique d'opération des cancers du côlon avait échoué, et, pire, avait pu causer indirectement la mort de plusieurs patients. Il avait entendu son confrère Maison le traiter de boucher. Avec le recul, sans doute avait-il pris des risques inconsidérés. Mais en cas de succès, il savait qu'on aurait loué son audace et son inspiration. Son donjuanisme invétéré et la duplicité qui allait de pair restaient un scandale privé, ignoré du public. Il en était parfois le premier choqué – de cette facilité, cet empressement à mentir, à manipuler, à tromper – et se jugeait avec lucidité, croyait-il. Ce n'était pas son unique prétention, seulement l'une des plus ridicules.

Malgré son âge avancé – il avait eu soixante-dix-sept ans la semaine précédente –, il restait perplexe devant le tour donné par sa nature à son existence. Après tout, c'était la même intrépidité, le même refus des conventions, le même goût du jeu et de la provocation qui lui avaient permis de tenir dans les camps, et l'avaient ensuite conduit dans les bras de Lynette Maison, l'épouse de son confrère Rick Maison, membre comme lui du conseil de l'ordre des chirurgiens, un homme intelligent, éminent, mais si terne. Et dans les bras de quelques autres avant elle. Dans la préface qu'il avait rédigée ce jour-là – sans l'encombrer de révélations inutiles –, il espérait mettre enfin les choses au point avec franchise et humilité, ramener son rôle à celui d'un médecin, rien de plus, rien de moins, et rappeler comme il se devait le souvenir de tous ces oubliés en se concentrant sur eux plutôt que sur lui-même. Quelque part il y voyait une preuve de correction et un acte de contrition nécessaires. En son for intérieur il redoutait toutefois qu'un tel effacement, une telle modestie ne rejaillissent

favorablement sur lui. Il se sentait pris au piège. Son visage était partout, mais lui ne voyait plus ceux des autres.

Je me suis fait un nom, dit-il.

C'est de qui ?

Tennyson.

Jamais entendu parler.

"Ulysse".

Plus personne ne lit ça.

Plus personne ne lit quoi que ce soit. Les gens croient que Browning est un pistolet.

Je pensais que seul Lawson comptait pour toi.

En effet. Quand ce n'est pas Kipling ou Browning.

Ou Tennyson.

Je suis fait de tout ce que j'ai connu.

Ça, c'est de toi, répliqua-t-elle.

Non. C'est seulement très… quel est l'adjectif, déjà ?

Approprié ?

Oui.

Dire que tu peux réciter tous ces vers, reprit Lynette Maison, caressant la cuisse flasque de Dorrigo. Et tant d'autres encore. Mais pas te souvenir d'un visage.

Non.

Sur la mort, c'était Shelley qui lui venait, et Shakespeare. Ils lui venaient spontanément et faisaient tellement partie de sa vie qu'ils étaient sa vie même. Comme si un livre, une phrase, quelques mots, pouvaient contenir toute une existence. Des mots si simples. *Te voilà convié au festin de la mort. Les plus pâles, les plus froids, les plus lunaires sourient.* Ah, ces écrivains d'autrefois !

La mort est notre médecin, dit-il. La pointe de ses seins l'émerveillait. À un dîner ce soir-là, un journaliste l'avait interrogé sur les bombes larguées à Hiroshima et à Nagasaki.

Une fois, peut-être. Mais deux fois ! Pourquoi deux fois ?

C'étaient des monstres, avait répondu Dorrigo Evans. Vous ne pouvez pas comprendre.

Le journaliste avait demandé si les femmes et les enfants étaient des monstres, eux aussi. Et les bébés à naître ?

L'irradiation n'affecte pas les générations suivantes, avait assuré Dorrigo Evans.

Mais là n'était pas la question, il le savait, et par ailleurs il ignorait si les effets des radiations se transmettaient. Longtemps auparavant quelqu'un lui avait assuré que non. Ou que oui. Difficile de s'en souvenir. Ces derniers temps il s'en tenait à un présupposé de plus en plus fragile : ce qu'il disait était vrai, et la vérité, c'était ce qu'il disait.

Le journaliste avait raconté avoir fait un papier sur les survivants, les avoir rencontrés et filmés. Leurs souffrances étaient terribles et elles dureraient toute leur vie.

Ce n'est pas que vous ne sachiez rien de la guerre, jeune homme, avait répliqué Dorrigo Evans. Simplement vous n'en avez appris qu'une seule chose. Or la guerre c'est beaucoup de choses.

Il avait tourné les talons. Puis était revenu sur ses pas.

Au fait, vous savez chanter ?

À présent Dorrigo tentait comme toujours de noyer dans les plaisirs de la chair le souvenir de ce malheureux échange, laborieux et franchement gênant, et il referma la main sur un sein de Lynette, mamelon entre l'index et le majeur. Mais ses pensées étaient ailleurs. À coup sûr, le journaliste relaterait dans de nombreux dîners l'anecdote du héros de guerre qui n'était qu'un vieux bouffon sénile, militariste et partisan de la bombe atomique, et qui lui avait demandé pour finir s'il savait chanter !

Quelque chose chez ce journaliste lui avait pourtant rappelé Darky Gardiner, sans qu'il puisse dire quoi. Pas son visage ni son attitude. Son sourire ? Son arrogance ? Son audace ? Malgré son agacement, Dorrigo avait admiré le refus du jeune homme de s'incliner devant sa célébrité. Une forme de cohérence intérieure – d'intégrité, si on préférait. Ou d'exigence de vérité ? Impossible de trancher. Il n'aurait pas pu nommer un seul tic commun aux deux hommes, un geste, une habitude. Un étrange sentiment de honte le gagna. Sans doute s'était-il ridiculisé. Et avait-il énoncé une contrevérité. Il n'était plus sûr de rien. Sans doute, depuis ce jour où Darky avait été passé à tabac, n'avait-il plus de certitudes.

Je me ferai charognard, chuchota-t-il dans le coquillage rose corail de l'oreille de Lynette, un organe qu'il trouvait indiciblement émouvant chez les femmes, avec son vortex velouté où il voyait toujours une invitation à l'aventure. Il embrassa doucement le lobe.

Tu devrais t'exprimer avec tes mots à toi, dit Lynette Maison. Avec les mots de Dorrigo Evans.

À cinquante-deux ans, elle avait passé l'âge d'avoir des enfants mais pas de faire des folies, et se reprochait l'emprise du vieux chirurgien sur elle. Elle savait qu'il avait non seulement une épouse, mais une autre maîtresse. Voire deux ou trois, soupçonnait-elle. Il la privait même de la gloire sulfureuse d'être la seule. Elle ne se comprenait pas. Il avait l'odeur de levain de la vieillesse. Des tétons flétris en guise de pectoraux ; son ardeur au lit était fluctuante, et pourtant elle trouvait à leurs ébats quelque chose d'étrangement sain qui défiait l'entendement. Avec lui elle éprouvait la certitude inébranlable d'être aimée. Tout en sachant qu'une partie de lui – celle qu'elle convoitait le plus, cette lumière qui l'éclairait de l'intérieur – restait insaisissable, inconnue. Dans ses rêves Dorrigo lévitait toujours à plusieurs centimètres au-dessus d'elle. Dans la journée elle cédait souvent à la rage, aux accusations, aux menaces et à la froideur avec lui. Mais tard le soir, allongée près de lui, elle ne l'aurait échangé contre aucun autre.

Le ciel est tout sale, dit-il, et elle sentit qu'il se préparait une fois encore à se lever. Les nuages s'enfuient toujours, ajouta-t-il, comme si eux-mêmes n'en pouvaient plus.

7

À leur arrivée au Siam début 1943, rien de tel. D'une part le ciel était dégagé et immense. Un ciel familier, croyait-il. C'était la saison sèche, les arbres n'avaient pas de feuilles, la jungle s'ouvrait devant eux, la terre était poussiéreuse. D'autre part il y avait à manger. Pas beaucoup, pas assez, mais la famine ne s'était pas encore installée et la faim n'habitait pas encore le ventre et le cerveau des hommes telle une créature démente. Leur travail pour les Japonais n'était pas non plus devenu cette folie qui les tuerait comme des mouches. C'était difficile, mais pas totalement insensé au début.

Quand Dorrigo Evans baissait les yeux, il voyait la ligne droite que formaient des jalons de géomètre enfoncés dans le sol à coups de marteau par les ingénieurs de l'armée impériale japonaise, ébauche d'une voie ferrée partant de l'endroit où il venait de prendre la tête d'un groupe de prisonniers de guerre silencieux. Ils avaient appris de la bouche des ingénieurs japonais que ces jalons se succédaient sur quatre cent quinze kilomètres, depuis le nord de Bangkok jusqu'à la Birmanie.

Ils indiquaient le tracé d'un gigantesque chemin de fer qui n'en était encore qu'à l'état de plans, d'ordres à première vue irréalisables et d'exhortations grandioses du haut commandement japonais. Un chemin de fer chimérique, né du désespoir et du fanatisme, fait de mythes et d'illusions autant que de bois et d'acier, et de ces milliers de vies sacrifiées pour le construire l'année suivante. Mais la réalité est-elle jamais l'œuvre de gens réalistes ?

On leur avait distribué des machettes, des cordages pourris, et assigné leur première tâche : abattre, débiter et évacuer sur un kilomètre les tecks géants qui poussaient le long du tracé projeté.

Mon père disait toujours : Vous les jeunes, vous ne faites jamais votre part, déclara Jimmy Bigelow en tapotant du bout de l'index la lame émoussée et dentelée de la machette. Je voudrais bien que ce salaud soit là.

8

Plus tard, nul ne s'en souviendra vraiment. À l'image des plus grands crimes, ce sera comme si rien ne s'était passé. Les épreuves, les morts, le chagrin, l'inutilité abjecte et pathétique des immenses souffrances de tant d'hommes : peut-être tout cela n'existe-t-il que dans ces pages et dans celles de quelques autres ouvrages. Un livre peut contenir l'horreur, lui donner forme et sens. Mais dans la vie, l'horreur n'a pas plus de forme que de sens. Elle est là, tout simplement. Et aussi longtemps qu'elle règne, rien dans l'univers ne semble épargné.

L'histoire à l'origine de ce livre débute le 15 février 1942, alors qu'un empire meurt avec la chute de Singapour tandis qu'un autre naît. En 1943, pourtant, le Japon à bout de forces et de ressources perd du terrain, et le besoin d'une ligne ferroviaire devient pressant. Les Alliés envoient par la Birmanie des armes à l'armée nationaliste de Tchang Kaï-chek, et les Américains contrôlent les mers. Afin d'interrompre cette source d'approvisionnement capitale pour l'ennemi chinois et d'attaquer l'Inde par la Birmanie – nouveau rêve fou de ses dirigeants –, le Japon doit fournir ses forces birmanes en hommes et en matériel par la voie terrestre. Or il n'a ni l'argent ni l'équipement nécessaires pour construire l'indispensable chemin de fer. Ni le temps.

La guerre suit toutefois sa propre logique. L'Empire nippon croit en sa victoire : indomptable force de caractère japonaise, que l'Occident ne possède pas et voit comme la volonté de l'empereur ; une force de caractère qui prévaudra selon l'empire jusqu'à la victoire finale. Et pour entretenir une force de caractère si indomptable, nourrir une telle foi, l'empire a la bonne fortune

de disposer d'esclaves, asiatiques et européens. Parmi eux, vingt-deux mille prisonniers de guerre australiens dont la plupart se sont rendus lors de la chute de Singapour par nécessité stratégique, avant même que les combats n'aient véritablement commencé. Neuf mille d'entre eux seront affectés à la construction de la ligne ferroviaire. Le 25 octobre 1943, quand la locomotive à vapeur C 5631 parcourra sur toute sa longueur cette Voie ferrée de la Mort – pour l'inaugurer –, tirant derrière elle ses trois wagons de dignitaires japonais et thaïs, elle longera des parterres d'ossements humains, pour un tiers ceux de prisonniers australiens.

Aujourd'hui, la locomotive C 5631 trône dans le musée qui compose pour partie le mémorial de guerre officieux du Japon, le sanctuaire Yasukuni de Tōkyō. En plus de la locomotive C 5631, le sanctuaire abrite le *Livre des âmes*. Une liste de plus de deux millions de noms, ceux des soldats morts à la guerre pour l'empereur du Japon entre 1867 et 1951. Être inscrit dans le *Livre des âmes* en ce lieu sacré garantit l'absolution pour toute mauvaise action. Parmi ces noms figurent ceux des 1 068 hommes condamnés et exécutés pour crimes de guerre après la Seconde Guerre mondiale. Et parmi ces 1 068 noms de criminels de guerre, il y a ceux de militaires envoyés sur la Voie ferrée de la Mort et reconnus coupables de mauvais traitements envers les prisonniers.

Sur la plaque fixée à l'avant de la locomotive C 5631, rien de tout cela n'est mentionné. Ni l'horreur de la construction du chemin de fer. Nulle part n'apparaît le nom des centaines de milliers d'hommes morts pendant les travaux. D'ailleurs personne ne s'entend sur leur nombre. Les prisonniers de guerre alliés ne représentaient qu'une fraction – soixante mille hommes environ – de ceux qui furent exploités pour réaliser ce projet pharaonique. À leurs côtés, deux cent cinquante mille Tamouls, Chinois, Javanais, Malais, Thaïs et Birmans. Peut-être plus. Selon certains historiens, cinquante mille de ces travailleurs réduits en esclavage auraient péri, cent mille selon d'autres, voire deux cent mille. Nul n'en sait rien.

Et nul n'en saura jamais rien. Leurs noms sont déjà oubliés. Il n'existe aucun livre à la mémoire de leurs âmes perdues. Qu'au moins ils aient ce fragment.

Ainsi Dorrigo Evans avait-il conclu en début de journée sa préface au recueil de dessins de Guy Hendricks sur les camps de prisonniers, après avoir demandé à sa secrétaire de lui bloquer trois heures d'affilée pour lui permettre d'achever une tâche qu'il se révélait depuis des mois incapable de mener à bien et qui avait pris un retard considérable. Même terminée, il la voyait comme une nouvelle tentative ratée pour comprendre à quoi tout cela rimait, travestie en une préface qui expliquerait peut-être à autrui ce qu'était la Voie ferrée de la Mort.

Il en trouvait le ton à la fois trop emphatique et trop personnel ; celui-ci lui rappelait curieusement des questions auxquelles il n'avait jamais su répondre. Et alors qu'il avait tant de choses en tête, il n'avait curieusement pas réussi à en consigner une seule par écrit. Tant de choses, tant de noms, tant de morts, et pourtant un de ces noms se révélait impossible à écrire. Il avait esquissé au début de sa préface un portrait de Guy Hendricks et donné un aperçu des événements de la journée où celui-ci était mort, l'histoire de Darky Gardiner incluse.

Mais du détail le plus important de cette journée il n'avait rien dit. Il contemplait sa préface, rédigée à l'encre verte comme à son habitude, dans l'espoir naïf, malgré ses remords, qu'au fond de l'abîme séparant ses rêves de ses échecs, il y aurait peut-être quelque chose méritant d'être lu et où transparaîtrait la vérité.

9

À juste titre, les anciens prisonniers de guerre résument en deux mots la lente descente vers la folie qui avait suivi : *la Ligne*. Depuis, il n'y a plus pour eux que deux sortes d'hommes : ceux qui étaient *sur la Ligne*, et le reste de l'humanité, qui n'y était pas. Voire une seule sorte : les hommes *ayant survécu à la Ligne*. À moins que celle-là même ne se révèle inadéquate : Dorrigo Evans était de plus en plus hanté par la pensée qu'il n'y avait d'hommes que ceux *morts sur la Ligne*. Il redoutait qu'ils soient seuls à avoir en eux la terrible perfection de la souffrance et de la connaissance qui rend pleinement humain.

Regardant à nouveau les jalons de la voie ferrée, Dorrigo Evans vit autour d'eux tant de choses incompréhensibles, incommunicables, inintelligibles, impénétrables, indescriptibles. Des faits objectifs justifiaient la présence de ces jalons. Mais ils n'exprimaient rien. Qu'est-ce qu'une ligne, se demandait-il, qu'est-ce que la Ligne ? Une ligne était quelque chose qui allait d'un point à un autre – du réel à l'irréel, de la vie à l'enfer –, une "longueur sans largeur", comme la décrivait Euclide dans son manuel de géométrie d'écolier. Une longueur sans largeur, une existence sans signification, le passage de la vie à la mort. Un voyage vers l'enfer.

Dans sa chambre d'hôtel de Parramatta un demi-siècle plus tard, il somnolait, s'agitait, rêvait de Charon, l'immonde passeur qui fait traverser aux morts le Styx jusqu'aux Enfers contre une obole placée sous leur langue. Dans son rêve Dorrigo articulait les mots choisis par Virgile pour décrire le redoutable Charon : effrayant et malodorant, le visage couvert de poils blanchâtres

et hirsutes, une lueur féroce dans les yeux, et une cape crasseuse pendue à son épaule noueuse.

Le soir où Dorrigo était couché avec Lynette Maison, il avait un livre à son chevet, comme toujours où qu'il se trouvât, s'étant remis à la lecture vers la cinquantaine. Un bon livre vous donne envie de le relire, avait-il conclu. Un grand livre vous incite à relire votre âme. De tels livres étaient rares pour lui, de plus en plus rares à mesure qu'il vieillissait. Il continuait pourtant sa quête, encore une Ithaque qu'il poursuivait en vain. Il lisait en fin d'après-midi. Il n'ouvrait presque jamais son livre le soir, car celui-ci lui servait de talisman ou de gris-gris – tel un dieu familier qui aurait veillé sur lui et l'aurait transporté sans encombre dans le monde des rêves.

Celui de ce soir-là lui avait été offert par une délégation de Japonaises venues demander pardon pour les crimes de guerre du Japon. Elles étaient arrivées avec cérémonie, munies de caméras vidéo et chargées de cadeaux, dont l'un était insolite : un recueil de traductions de poèmes de mort, à cause d'une tradition qui voulait que les poètes japonais composent un ultime poème. Il avait posé le recueil sur la table de chevet en bois sombre, près de son oreiller, juste à la hauteur de sa tête. Il croyait que les livres possédaient une aura protectrice, que sans l'un d'eux auprès de lui, il mourrait. Il pouvait facilement dormir sans une femme à côté de lui. Jamais il ne s'endormait sans un livre.

10

Parcourant le recueil plus tôt dans la journée, Dorrigo Evans avait été fasciné par un poème précis. Sur son lit de mort, Shisui, l'auteur de haïkus du XVIII^e^ siècle, avait finalement répondu à ceux qui lui demandaient un ultime poème, saisissant son pinceau pour le peindre avant de mourir. Sur la feuille, ses disciples stupéfaits virent qu'il avait peint un cercle.



Le poème de Shisui roulait sur lui-même dans le subconscient de Dorrigo Evans, un vide contenu, un mystère sans fin, une largeur sans longueur, la roue du destin, l'éternel retour : le cercle, antithèse de la ligne.

L'obole laissée dans la bouche des morts pour payer le passeur.

11

Le voyage de Dorrigo Evans pour rejoindre la Ligne passait par un camp de prisonniers sur les hauts plateaux javanais où, en tant que colonel, il s'était retrouvé commandant en second d'un millier de soldats en captivité, des Australiens pour la plupart. Pour occuper ces heures interminables où ils sentaient leur vie s'écouler goutte à goutte, ils faisaient du sport, organisaient des programmes d'éducation et des concerts, évoquaient leur patrie avec lyrisme et entamaient l'œuvre de leur vie en peaufinant leurs souvenirs du Moyen-Orient : caravanes de chameaux chargés de blocs de grès au crépuscule ; ruines romaines et châteaux des croisés ; mercenaires circassiens à long manteau noir gansé d'argent et à toque noire d'astrakan ; grands soldats sénégalais qui les dépassaient, leurs rangers autour du cou. Ils se remémoraient avec nostalgie les jeunes Françaises de Damas ; ils se rappelaient avoir crié depuis l'arrière des camions : *Salauds de juifs !* aux Arabes qu'ils croisaient en Palestine, jusqu'au moment où ils avaient rencontré les ouvrières arabes de Jérusalem ; et *Salauds d'Arabes !* aux juifs, jusqu'à ce qu'ils voient les jeunes filles d'un kibboutz, en short bleu et chemise blanche, insistant pour leur donner des filets d'oranges. Ils se tordaient de rire une énième fois en racontant l'histoire de Yabby "Morpion" Burrows, qui semblait avoir emprunté ses cheveux à un échidné et passait toutes ses journées dans les bordels du Caire, d'où il revenait en se grattant frénétiquement l'entrejambe et en demandant, après y avoir jeté un coup d'œil : Où j'ai bien pu attraper ces bestioles ? Sûrement dans ces foutues toilettes égyptiennes, hein ?

Pauvre vieux Yabby, répétaient-ils. Pauvre enfoiré.

Pendant longtemps il ne leur était pas arrivé grand-chose. Dorrigo avait rédigé des lettres d'amour pour ses amis sur les tables des cafés du Caire poissées par les éclaboussures de vin de palme, les désirs charnels cachés sous d'éternelles forfanteries qui commençaient invariablement par : *Je t'écris à la lumière des tirs d'obus…*

Puis étaient venus les rochers, les crottes de chèvres et les feuilles d'oliviers desséchées de la campagne de Syrie, où sous le poids de leur chargement ils glissaient et dérapaient dans la pierraille, croisant à l'occasion le cadavre boursouflé d'un Sénégalais, gardant leurs pensées pour eux tandis qu'au loin ils entendaient le feu des mitrailleuses, les détonations et les déflagrations des combats et des escarmouches. Les morts, leurs bras et le contenu de leur paquetage éparpillés comme les pierres – partout, inévitables – décourageaient toute parole, toute réaction, sauf les efforts pour éviter de marcher sur leurs corps informes. L'un des trois muletiers chypriotes de Dorrigo Evans lui avait demandé où ils se dirigeaient au juste. Il n'en avait pas la moindre idée, mais comprit aussitôt qu'il fallait dire quelque chose pour les inciter à continuer ensemble.

Une mule s'était mise à braire, il se frotta le coin de l'œil pour retirer un énorme grain de sable et inspecta du regard le champ de sorgho où ils se trouvaient avant de se concentrer sur les cartes, la sienne et celle du muletier, qui ne s'accordaient sur aucun détail significatif. Finalement il sortit sa boussole : elle contredisait les deux cartes, mais comme pour beaucoup de ses décisions, il se fia à son instinct qui le trompait rarement et, dans le cas contraire, permettait au moins d'avancer, ce dont il avait fini par comprendre que c'était souvent l'essentiel. Alors qu'il était commandant en second de l'unité chargée des premiers soins aux blessés de l'Australian Imperial Force près de la ligne de front, ils avaient reçu l'ordre de démonter leur hôpital de campagne dans le chaos d'une retraite tactique qui ferait place, le lendemain, à la confusion d'une offensive stratégique.

Pendant que l'on évacuait en camion le personnel de l'hôpital loin derrière la ligne de front, il était resté avec le matériel pour attendre le dernier des camions. Au lieu de quoi il hérita d'une caravane de vingt mules, de trois muletiers chypriotes, et de l'ordre de rejoindre avec son matériel un village proche de la nouvelle

ligne de front, à une trentaine de kilomètres plus au sud d'après la carte des muletiers, à une quarantaine plus à l'ouest d'après la sienne. De petite taille et bavards, ces Chypriotes faisaient eux aussi partie du carnaval des forces alliées combattant en Syrie contre le carnaval des forces françaises de Vichy, guerre minuscule au sein d'une guerre à plus grande échelle, et dont personne ne garderait le moindre souvenir.